

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1898)
Heft: 6

Artikel: Diplomatie féminine
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-247820>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Des boulangers normands, seront, paraît-il, poursuivis pour avoir fabriqué du pain avec de la farine de bois. On a demandé son avis à M. Girard le savant directeur du laboratoire municipal.

— On peut donc faire du pain avec de la farine de bois ?

— Oui, a-t-il répondu, si l'on mélange ce produit, en quantité infime, à beaucoup de farine de pur froment. Dans ces conditions seulement la fraude peut passer inaperçue. Mais pour peu que la dose soit exagérée, la supercherie se découvre tout de suite.

— Avez-vous eu l'occasion de réprimer cette fraude à Paris ?

— Jamais un boulanger parisien ne se risquera à sophistiquer le pain de cette façon. Il serait vivement pincé. Les juges seraient impitoyables.

* Ce que l'on constate, à Paris, c'est l'introduction, sur le marché, de farines de qualité inférieure ou d'une trop grande quantité d'eau dans le pain. Mais c'est là à peu près tout.

— Et la fraude du pain au moyen de la farine de riz ?

— Elle n'est possible qu'autant que cette farine est à meilleur marché que la farine de blé — ce qui n'a pas lieu tous les mois. Cette sophistication se décèle encore très vite. Je ne l'ai, d'ailleurs, jamais observée à Paris où se mange, sans contredit, le meilleur pain de toutes les capitales de l'Europe.

M. Girard se risque fort en disant que Paris est indemne de ce progrès-là !

* * *

Les barbaries de la mode. — Un autre progrès qu'on voudrait aussi supprimer est celui qu'affectionnent tant nos dames : la destruction des oiseaux.

Comment ! les dames détruire les oiseaux ; mais non, elles rêvent si volontiers, au chant du rossignol ou du pinson, sous les bosquets fleuris.

C'est possible, mais en écoutant un oiseau vivant, avec deux ou trois oiseaux morts sur leur chapeau. Car c'est une véritable tuerie qui est organisée en l'honneur de ces dames.

Ainsi, veut-on savoir combien les chapeaux — en Europe seulement — consomment d'oiseaux par an ? — *Trois cents millions !*

Une maison de Londres importe à elle seule, bon an mal an, 400,000 colibris, 6,000 oiseaux de paradis et 500,000 ailes d'oiseaux divers. Une autre maison, dans la même ville, a vendu l'année dernière, en quatre mois, 800,000 oiseaux provenant des Indes et du Brésil.

Le congrès des ornithologues américains, qui vient de se tenir à New-York, a fait entendre d'énergiques protestations contre ce massacre systématique. Cette formidable consommation menace en effet d'anéantir certaines espèces d'oiseaux. Le congrès a fait appel à la compassion du beau sexe.

Hélas ! les coquettes, qui ne se laissent pas convertir par les prédicateurs, céderont-elles aux raisons des ornithologues ? Ah ! comme Joseph de Maistre avait raison de signaler les incessantes destructions opérées par l'homme : « Il tue pour se nourrir, il tue pour se défendre, il tue pour se vêtir, etc... »

Et même pour décorer sa compagnie !

* * *

Les lièvres militaires. — Nouvelle espèce, n'est-ce pas ? Et ce ne sont pas les moins chers !

Le gouvernement fédéral en va savoir quelque chose : il vient, tout comme Zola de recevoir son assignation. Cette assignation émane d'un citoyen économe et avisé, fermier de terrain de chasse.

Cette pratique montagnard réclame à la Confédération une somme de 500 francs, sous pré-

texte que les marches guerrières jouées par les musiques des troupes fédérales, lors des dernières grandes manœuvres ont fait fuir le gibier qui se trouvait sur son terrain.

Espérons qu'il n'est pas allé jusqu'en Alsace à la recherche de trois chasseurs ajoulots qui n'en rapportent rien !...

Diplomatie féminine



Le mari : « Je suis si content aujourd'hui que je ne pourrais rien refuser à personne. »

La femme : « Oh ! dans ce cas, mon cher ami, achète-moi vite le beau chapeau que tu m'avais promis l'année dernière. »

AVIS BIENVEILLANT

aux amateurs et promoteurs de littérature patoise.

Les lettres patoises dont nous avons commencé la publication, dès l'apparition du *Pays du Dimanche*, ont eu partout, un succès qui a, de beaucoup, dépassé nos espérances.

Les écrivains patois surgissent de tous côtés, d'Ajoie, de la Montagne et de la Vallée de Delémont. Vous verrez qu'il en viendra, en fin de compte, encore des bords de la Suze et de la Birse.

Cons de Porrentruy, de Montier, de Courtelary redites avec moi nos chants, nos voyeris.

Ce mouvement de résurrection des vieux langages jurassiens n'est pas pour nous déplaire. Nous lui attribuons une influence morale et une portée politique, qui sont un sûr garant que notre identité nationale n'est pas encore en voie de se fondre dans le cosmopolitisme universel. Tant mieux.

Le mouvement est lancé et il ne s'arrêtera pas.

Nous en voyons la preuve dans les nombreuses communications qu'on nous envoie, sans relâche, de tous côtés.

Qui eût dit que nous possédions tant d'écrivains patois !

Assurément toutes les communications qui nous parviennent n'ont pas la même valeur. Les lecteurs de ces productions littéraires qui surgissent inopinément pour réhabiliter un langage que certains auraient volontiers abandonné aux dernières couches de notre population, auront déjà fait la différence.

Mais il y a ici une observation préliminaire à placer.

Un proverbe dit que pour faire cuire un civet de lièvre, il faut un lièvre.

Par analogie, nous dirons que pour faire une

lettre patoise, il faut au moins que ce soit du patois, et qu'on puisse lire ce patois.

Il nous arrive certaines de ces productions de nos patoisans, écrites d'une orthographe ultra fantaisiste, qui en rend la composition très pénible, et dont la lecture serait quasi impossible.

La question d'une académie patoise n'est point encore posée, et il pourra se passer du temps avant que ces 40 immortels soient installés dans leurs fauteuils.

En attendant, nous adressons à nos correspondants patois l'instance prière de surveiller soigneusement leur orthographe, et leur manière d'écrire certains mots et certaines expressions.

Nous avons jusqu'à présent, essayé de ramener autant qu'il est possible de le faire, les lettres qu'on nous envoyait, à une certaine uniformité d'orthographe. Avec un langage si peu fixé que nos idiomes jurassiens, la chose est loin d'être facile, mais il faut cependant tendre à en arriver là, si l'on veut rendre intelligibles aux lecteurs les produits de ce renouveau littéraire qui se manifeste, et promet de durer.

Nos correspondants n'ont qu'à relire les lettres patoises publiées par le *Pays du Dimanche* : ils y trouveront quelques points de repère dont nous les prions de tenir compte, et qui prouvent que le patois est susceptible d'une orthographe rationnelle et grammaticale.

En s'y tenant, ils simplifieront la besogne des compositeurs et rendront la lecture de leurs productions plus facile, et partant, plus attrayante.

La Rédaction.

P.-S. — Nous avons encore en portefeuille quelques lettres patoises corrigées d'après les principes ci-dessus ; elles paraîtront à leur tour de rôle.

LETTRE PATOISE

La Légende des Pucés

(Lettre en patois montagnard)

Aimis !

Ai fâ enne boenne fois qu'i vo diesse da voé c'à que provenant les pucés. Tré-tu vo les cognâtes, ai pe, gaidjerô bin que piepe in de vô ne serrait dire lue provenia nce. To parrie, devain de vô l'e-hpliquai, ai fâ qu'i vô bayesse le moyin le pu pratique po les thuai, çoci pai pure précation. Se des fois en iésain cte légende vos en sentin, ai bin faite çoci : Allez thye le mertha ou vé in mécanicien, faites y vos faire enne pince ai coppai, ai pe vos y trairai les dents en ctés bogresses, tchéque fois que vos en porai attrapai, aipré de çoli vos les tchimperai dain lai rue. — Revenians-en en notre ecplication : Eh bin ! in djoué, le diaile se poirmenait dain les gôrdges de Tairaimalaka entre Biladai ai Teurrent, ai devisai, tot en se poirmenant, des difficultai des ménaidges di monde, et di mâ de les bin diridjie. Tot d'in cô, an in détroit de lai rvière, ai voyéenne fanne en havons coutchie su le sabîye à soroïe. Elle était djûne encoé, elle avai des traits que relé-tin lai grié lai pu grosse : Le diaile voyé tot de seute que cte fanne s'ennuaie de son oisivetai. Çà po çoli qu'ai tiré de sai grosse baigatte enne poignée de pucés, lai frié su cte pore fanne enniai, en y diaint :

« Fanne, l'oisivetai à lai mère de tât les vices, voili de quoi l'occupai. » Et da cti djoué, les fannes ain des pucés, et tchain elles n'ain ran ai faire, elles se dévertésant en les pregnaint.

Le pu mêtchain des désagrémets, ç'a qu'elles les pèssant bin sevent.